

LA BRUYERE PORTRAITISTE

PAR

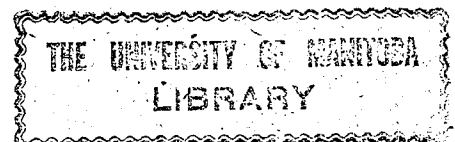
GEORGINE LABERGE

THESE REQUISE POUR L'OBTENTION DE LA LICENCE

DE MAITRE - ES - ARTS .

UNIVERSITE DU MANITOBA

AVRIL 1921



## LA BRUYERE PORTRAITISTE

### PLAN:

A. LE XVII<sup>e</sup> SIECLE FAVORISANT LE GENIE DE LA BRUYERE

B. MILIEU OU VECUT LA BRUYERE OFFRANT DES MODELES AU  
PORTRAITISTE

C. MANIERE D'ENCADRER ET DE PRESENTER SES PORTRAITS

D. ETUDE DE QUELQUES PORTRAITS

E. PORTRAIT DE L'AUTEUR D'APRES SON LIVRE

F. CONCLUSION

## LA BRUYÈRE PORTRAITISTE

### A. LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE FAVORISANT LE GENIE DE LA BRUYÈRE

C'est par ses portraits surtout que La Bruyère a attiré l'attention du public et qu'il a mérité de prendre rang parmi les auteurs qui seront toujours imprimés.

Tout était prêt: toile, pinceaux, couleurs, admirateurs et critiques éclairés; le peintre n'avait qu'à se mettre à l'oeuvre. En effet, le dix-septième siècle a prêté à La Bruyère plus que des modèles à peindre d'après nature, et l'on pourrait avec justesse lui appliquer sa propre remarque au sujet de Voiture et de Sarrazin: "Il était né pour son siècle et il a paru dans un temps où il était attendu. S'il s'était moins pressé de venir, il arrivait trop tard."

En France, la psychologie comme la raison sont des traits caractéristiques du grand siècle.

La Renaissance, qui avait donné un essor si prodigieux aux sujets spéculatifs, s'était vue entravée par les luttes intestines qui, troublant l'ordre général, empêchaient ainsi la vie intellectuelle de circuler librement. Henri IV, Richelieu et Louis XIV ramènent l'équilibre dans le royaume, ils encouragent les artistes, leur payent des pensions et voient les chefs-d'oeuvre éclore sous leur

intelligente protection.

Trois sociétés contribuent à réaliser les vues littéraires de ces grands hommes: l'hôtel de Rambouillet et les autres salons, l'Académie française et les Messieurs de Port-Royal.

En se retirant de la cour où elle avait ses entrées, Madame la marquise de Rambouillet proteste contre la liberté des mœurs qui inspirait et même sollicitait une littérature dépourvue d'idéal. L'on ne se pique pas de tenir des séances littéraires dans le "le salon bleu d'Arthenice," mais l'atmosphère y est moins à l'honnêteté, à la politesse, aux sentiments délicats, comme aussi à la finesse de la pensée et à la justesse de l'expression. Pourrait-on s'attendre à moins de ce véritable palais d'honneur ouvert à "tout ce qui était le plus distingué en condition et en mérite." (Saint-Simon). La présence des femmes invite à la galanterie, et l'intimité avec des intelligences d'élite avive l'émulation avec le désir de donner à son esprit et à ses productions tout le perfectionnement possible.

La marquise souhaite que ses hôtes ne s'ennuient pas, et comme elle sait fort bien que la noblesse n'a pas le monopole de tout ce qu'il y a d'esprit en France, elle ouvre ses portes à la roture pourvu que cette dernière ajoute par

sa présence à l'agrément des réunions. C'est l'anoblissement de la littérature qui s'opère. Les seigneurs et les gens de lettres apprennent à se connaître et à s'estimer. Il y a profit de part et d'autre. Les premiers acquièrent du sérieux, et les seconds polissent leurs manières et affinent leurs sentiments.

Les salons qui cherchent à copier l'hôtel de Rambouillet le prolongent à leur manière. S'ils encouragent l'afféterie, ils permettent du moins aux gens de lettres de faire bénéficier la bourgeoisie du bien acquis au contact des grands. Le goût s'épure dans les différentes classes de la société, l'on est désormais capable de reconnaître et d'apprécier le beau et le délicat.

Les salons offraient un public aux écrivains, l'Académie se constitue leur juge. Tout doit être marqué au coin de la raison au risque d'être condamné sans appel. Même, l'on ne donnera pas crédit à un auteur d'avoir amusé le public, s'il ne l'a fait selon les règles de cette souveraine.

Les Messieurs de Port-Royal partagent les mêmes opinions; de plus, ils popularisent tout particulièrement la philosophie religieuse qui a tant d'emprise sur les esprits du dix-septième siècle. L'idée religieuse conduit à l'étude

des passions. on examine d'abord son propre coeur puis l'on cherche à deviner celui des autres. La mode est aux portraits: l'on en fait dans la conversation, dans les romans, au théâtre et jusque dans la chaire sacrée.

Est-il surprenant que le grand observateur qu'était La Bruyère ait cédé à l'attrait d'essayer son pinceau lorsque tant de circonstances favorables l'invitaient à s'abandonner à son génie. D'ailleurs, qui mieux que lui en avait le loisir et l'opportunité ?

B. MILIEU OU VECUT LA BRUYERE OFFRANT DES MODELES AU PORTRAITISTE

La Bruyère a quarante ans lorsque le grand Condé le distingue et lui confie une part de l'éducation de son petit-fils. Voici donc notre philosophe délivré des soucis matériels, placé près d'un élève souvent distraît par les fêtes et laissant à son maître tout le loisir d'étudier de près et sur le vif, le vaste théâtre offert à son observation. D'ailleurs, le préceptorat dure à peine dix-huit mois, il cesse à la mort du prince de Condé. La Bruyère demeure attaché à "Leurs Altesses, leur rendant quelques services mais surtout profitant de circonstances si bien en rapport avec son tour d'esprit. Coïncidence peu banale, en effet, que celle d'être psychologue et physiologiste et d'avoir ses appartements à Chantilly et à Versailles.

Voyons un peu en quelle compagnie se trouve notre philosophe. La Bruyère, qui décrira "l'envers de la société," (Morillot) commence du moins par jouir du commerce d'un héros, admirable "et par les choses qu'il a faites, et par celles qu'il aurait pu faire. Grand dans la prospérité, plus grand quand la fortune lui a été contraire. Sincère pour Dieu et pour les hommes. Un homme vrai, simple, magnanime, à qui il n'a manqué que les moindres vertus." L'on sent une sincère et affectueuse admiration dans ce portrait d'Emile. Si notre auteur a parfois subi l'insulte des grands, elle n'a pas dû lui venir de celui qui savait admirer le mérite comme "s'il lui eût été moins propre et moins familier."

Moins bien doués que l'aïeul, étaient le fils et le petit-fils. Avaient-ils tous deux hérité de l'insanité de l'épouse du grand Condé? L'incohérence de leur conduite semble confirmer cette insinuation. Saint-Simon, qui d'ailleurs ne les aimait pas, nous en donne un portrait peu flatteur. Le duc d'Enghien d'abord, "uniquement propre à être son bourreau et le fléau des autres, fils dénaturé, cruel père, mari terrible, maître détestable, sans amitié, sans amis, incapable d'en avoir, jaloux, soupçonneux, colère et d'un emportement à se porter aux derniers accès, tenant tout chez lui dans le tremblement."

Maintenant, au tour du petit-fils dont la férocité se montrait en tout, dont les amis même étaient exposés aux insultes extrêmes et aux sorties dont il faisait ses délassements. Monsieur le Duc était du moins aimable à ses heures et pouvait s'attirer des amis. La Bruyère a dû compter parmi ces derniers, et c'est peut-être ce qui a atténué la sévérité de sa première opinion "qu'il entre dans les plaisirs des princes un peu de celui d'incommoder les autres." En considérant son élève, il s'est ravisé et s'est dit que les grands sont comme le reste des hommes: ils songent à eux-mêmes; mais comme ils sont persuadés que c'est pour eux une espèce de droit de suivre leur goût, leurs passions, leurs commodités, ne leur demandons "ni correction, ni prévoyance, ni réflexion, ni reconnaissance, ni récompense."

Pénétrons maintenant à Versailles, c'est un véritable cinéma. Le règne des grands seigneurs de province a vécu. Richelieu lui a porté un coup mortel. La noblesse a perdu son opulence d'autrefois et dans l'issue désastreuse de la Fronde a vu s'anéantir les derniers espoirs d'exercer son influence dans les questions gouvernementales. Le présent est aux entreprises commerciales, aux charges de judicature et de finance, il est surtout au roi qui distribue à volonté les titres et les honneurs. Le parti le plus simple serait de s'ensevelir au fond d'une province et d'y vivre



raisonnable et indépendant; l'on préfère voir la cour et y être esclave. "Obtenir des places ou des rangs, ou des faveurs, tout est là."

Aussi, voyons la vie que la monarchie absolue impose à ses courtisans: des intrigues et des révérences, des courses en carrosse et des stations d'entichambre, beaucoup de tracas et beaucoup de vide, l'assujettissement d'un valet, les agitations d'un homme d'affaires (H. Taine: "Mémoires de Saint-Simon")."

Et il y a tout un peuple qui se couche à la cour et qui se lève sur l'intérêt." Ce peuple est profond, impénétrable, - excepté pour La Bruyère et Saint-Simon - , il dissimule les mauvais offices, sourit à ses ennemis, contraint son humeur, déguise ses passions, dément son cœur, parle, agit contre ses sentiments. On nous dit encore qu'il est fort dur mais fort poli, très vaniteux du degré de présence.

L'étude de la ville répète celle de la cour: "mêmes passions, mêmes faiblesses, mêmes petitesse, mêmes travers d'esprit, mêmes brouilleries dans les familles et entre les proches, mêmes envies, mêmes antipathies."

La province peu fréquentée par La Bruyère lui fournit à peine quelques traits nouveaux et encore ne sont-ils pas toujours exacts.

### C. MANIÈRE DE PRÉSENTER SES PORTRAITS

La Bruyère sait que "tout l'esprit d'un auteur consiste à bien définir et à bien rendre." Il ne répétera pas comme Saint-Simon: "Je regardais...j'observais...j'étais tout yeux et tout oreilles..." mais qui se le représenterait autrement que dans son rôle de grand observateur? Il étudie les personnes et les choses, analysant les visages, les attitudes, les gestes et les conversations. Il trouve dans son intelligence éclairée par l'intuition, le trait saillant des caractères qu'il veut représenter, le cachet des mœurs de l'époque, il tire profit des moindres détails de physionomie ou d'accessoires. Ses impressions sont notées au jour le jour: Le prince paraît, "les courtisans sont enlaidis par leurs traits altérés, leur contenance avilie." Un favori m'écoute plus volontiers: "il commence à tomber." L'on me salue: "dois-je bientôt être en place?"

La Bruyère rattache à une idée générale les traits épars qui expriment un vice ou un ridicule, puis, voulant rendre cette abstraction sous une forme concrète, il choisit les plus originaux des personnages qui posent devant lui, il ajoute à leur crédit ce qui n'appartient qu'à des gens qui leur ressemblent, et nous les présentant ainsi quelque peu déguisés, il fait revivre pour nous les scènes dont

dont il a été le témoin silencieux mais curieux et perspicace..

Toutes les ressources du style sont mises à contribution. Récits, dialogues et apostrophes, comparaisons, parallèles et antithèses arrivent à point nommé pour introduire de la variété et du mouvement dans l'oeuvre, surprendre le lecteur, amuser son esprit et captiver son imagination. " Ses portraits sont faits," dit La Harpe, "de manière que vous les voyez agir, parler, se mouvoir, tant son style a de vivacité et de mouvement. Dans l'espace de peu de lignes, il met ses personnages en scène de vingt manières différentes; et en une page, il épuise tous les ridicules d'un sot, ou tous les vices d'un méchant, ou tous les traits d'une ressemblance morale."

La Bruyère n'est pas un statuaire qui produit une oeuvre d'art et laisse ensuite à l'acquéreur le soin de la placer dans le meilleur jour. "Maximes et portraits se prêtent un mutuel appui... Dans les portraits s'opère la synthèse vivante des traits séparés qui précèdent. Les personnages se meuvent ainsi dans un air et sur un sol disposés tout exprès (Morillot). "Cependant ne cherchons pas de symétrie dans l'alternance des maximes et des portraits, l'auteur "est visiblement plus curieux de variété que d'unité rigoureuse ( Longhaye ) ."

Son pinceau, comme une baguette enchantée, transporte sur sa toile de haut mérite, la France du dix-septième siècle d'abord, puis un peu de tous les pays de tous les temps.

La figure la plus importante, Louis XIV, occupe le plan reculé du centre, le roi est entouré de ses admirateurs: grands, riches ou simples courtisans; la ville continue et reflète la cour; des chœurs de figurants ajoutent du pittoresque au tableau et font briller davantage l'éclat du roi-soleil: magistrats, seigneurs vaniteux, hommes de lettres; à l'arrière-plan, la perspective est prolongée par des représentants de traits plus généraux de l'humanité: les distraits, les égoïstes, les esclaves de la mode, les hommes à manie...

Chaque détail de cette vaste peinture mériterait d'être étudié séparément, il a un fini qui rappelle celui des moindres ornements des cathédrales du Moyen-âge; il faut néanmoins nous limiter.

#### D. ETUDE DE QUELQUES PORTRAITS

Arrêtons-nous d'abord devant un groupe des plus significatifs. " Les grands forment un vaste cercle au pied de l'autel et paraissent debout, le dos tourné directement aux prêtres et aux saints mystères, et les faces élevées vers leur roi que l'on voit à genoux sur une tribune. Ce peuple paraît adorer le roi, et le roi adorer Dieu." Ne nous lais-

sens pas tromper par les airs recueillis. D'ailleurs, La Bruyère nous met discrètement sur nos gardes: ses personnages "semblent" avoir l'esprit et le coeur tout appliqués à leur roi; ils pensent plutôt à leur propre avancement, et leurs affections vont aux dignités que leurs intrigues réussissent peut-être à obtenir. Attendez-les au sortir de la chapelle. Ils vous présenteront toute une série d'instants bien amusants s'ils ne révélaient pas tant de fourberie et de bassesse. Rien ne nous surprendra cependant puisque nous sommes avertis; en effet, "de quoi le courtisan n'est-il pas capable dans la vue de sa fortune, si pour ne pas la manquer, il devient dévot?"

Théodote aime la faveur éperdument, son voisin en est ensorcelé. Tous deux veulent cheminer. Tandis que celui-ci, "les yeux égarés, l'esprit aliéné," en homme ivre, s'abandonne au démon qui le possède: "monte l'escalier du ministre, le descend, sort de son antichambre, y entre de nouveau," Théodote fait ses vœux en secret. Il est fin, "mystérieux, doucereux, cauteleux;" autant il forme contraste avec son voisin, autant son visage comique est peu en rapport avec son habit austère, "il est au guet et à la découverte sur tout ce qui paraît avec les livrées de la faveur;" il montre un grand empressement pour faire réussir une entreprise petite en elle-même, mais importante par les résultats qu'il espère en tirer à son profit.

La Bruyère se sert du procédé de l'antithèse pour nous peindre cet autre qui veut sa fortune. Remarquez son air réservé, quand toute son ambition est de se produire; "peu-  
*sait* mal de tout le monde, il n'en dit de personne; il veut persuader qu'il désire du bien à tous afin que tous lui en fassent; - comment pousser plus loin le raffinement de l'astuce: échanger l'apparence d'un sentiment contre un bien réel: - s'ingéniant à entrer dans les sentiments d'autrui, "il pleure d'un oeil et il rit de l'autre;" il parle en public de choses frivoles et fait le mystérieux sur ce qu'il sait - ou feint de savoir - de plus important.

" Qui pourrait représenter Cimon et Clitandre exprimerait l'empressement, l'inquiétude, la curiosité, l'activité, saurait peindre le mouvement." C'est ce que notre portraitiste a rendu à merveille. "Ils ne viennent d'aucun endroit, ils ne vont nulle part, ils passent et ils repassent," c'est une roue qui tourne, une machine en opération: ne la retardez pas, vous la démonteriez, seulement gardez-vous d'être sur le passage de cette force aveugle: il y a péril. L'on devine un fonds de naïveté sous les airs importants de ces personnages, et loin d'éprouver de la révolte contre leur suffisance ridicule, ainsi que La Bruyère, l'on est - ris de compassion à les voir jouer scottement le rôle de la bouche du cochon.

Voici maintenant des types variés pris dans un groupe de vaniteux. Aristarque veut que l'on voie son geste lorsqu'il fait une bonne action. Théognis se contente de moins : admirez-vous son ajustement, ses yeux, son visage, il est satisfait. Moins inoffensifs sont les Pamphiles qui ne se perdent jamais de vue; n'approchons pas, ils nous feraient sentir en public qu'ils sont grands et que nous sommes petits.

Quelle amusante peinture des personnages oisifs dont le seul rôle est d'être vus, comme celui de Démophile et de Basilide est de reconstruire les événements et d'en faire des nouvelles à sensation. Pendant que le premier perd son temps à se lamenter sur la faiblesse de nos troupes, Basilide met sur pied une armée entière, ce qui lui permet de reprendre les villes perdues par Démophile. La Bruyère ne se contente pas de les faire parler "histoire, géographie, tactique militaire (Lenghaye)," ils agissent devant nous. Démophile cherche un refuge dans la fuite, Basilide plus heureux, ouvre sa garde-robe, prêt à se parer pour le Te Deum.

En voici un autre en train de se faire pousser un arbre généalogique. Il ne perd aucune occasion de lui donner la nourriture nécessaire à son prompt accroissement; il le greffe de branches célèbres en fruits connus, il l'impose

ainsi déguisé aux regards de la foule. Quelqu'un s'avise-t-il de mettre le tronc à nu, notre mégalomane ne se décourage pas pour si peu, il persiste dans ses soins jusqu'à ce que, las de détruire un tel ouvrage, l'on en vienne à se laisser persuader. Heureux est-il si, orphelin de bonne heure, il n'a pas à subir les indiscretions occasionnées par la mort d'un père.

La Bruyère emploie des termes vigoureux pour flétrir les riches " avides et insatiables. ". " Avec sales, pétries de boue et d'ordure... De telles gens ne sont ni parents, ni chrétiens, ni peut-être des hommes : ils ont de l'argent.

La morgue de Clitophon est mise en contraste avec la facilité du philosophe qui ne laisse pas attendre dans son antichambre, qui accorde avec plaisir ce que le parvenu refuse avec dureté.

D'autres silhouettes nous illustrent l'inconstance de la fortune abandonnant capricieusement ceux qu'elle avait le plus flattés, pour aller à d'autres qui sont tout surpris de la trouver à leur porte. C'est ainsi que les deux poses d'Arfure, amusantes par elles-mêmes, ont leurs pendants dans le cortège de Brisius et dans l'apparition du père de Palmyre s'installant dans le château bâti à grands frais par l'infortunée Ecnobie.

Qu'il est difficile de faire bonne figure en société



et en conversation! C'est de vingt manières différentes que La Bruyère personnifie l'importunité, la familiarité déplacée, la prétention de tout savoir, l'infatuation de son prétendu mérite, le purisme, le manque de délicatesse, etc..

" Que dites-vous? Comment? Je n'y suis pas : vous plairait-il de recommencer? J'y suis encore moins. Je devine enfin."

Pauvre Acis, vous imitez la sottise de Monsieur Jourdain.

Au lieu de vous travailler l'esprit pour tourner votre phrase de cinq manières différentes et ne réussir à la fin qu'à être deviné, que ne dites-vous tout simplement : "Il fait froid," ce serait clair comme : " Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour."

La Bruyère semble se laisser mystifier par Arias qui " a tout lu, tout vu, qui est un homme universel " et qui parle d'abondance. Pas plus que Sethon, il ne s'avise de le détromper, avant que notre parleur, échauffé par la contradiction, nous fournisse un exemple du ridicule et de la confusion qui punissent la suffisance et vengent la vérité.

Que de verve dans le portrait de Théodecte. " C'est un tonnerre! En effet, on l'entend de loin, puis le bruit augmente, il éclate, - on se bouche les oreilles - il s'apaise, il revient de ce grand fracas et finit dans un bredouillement. Son égoïsme, et partant l'absence de toute délicatesse, se traduit encore par ses paroles et ses procédés

qui désoblignent tout le monde. Le meilleur parti à prendre est de disparaître comme le fait sagement notre philosophe.

Troffe est un croquis d'après nature. Il renferme de ces contradictions qui peuvent exister mais ne paraissent pas vraisemblables. Des deux manières de parvenir, Troffe doit probablement beaucoup à la plus facile: l'imbécillité du grand qu'il gouverne.

Le ridicule de l'homme érudit se dévoile à nous d'une manière progressive. Hermagoras ne sait rien des guerres de Flandre et de Hollande, il n'a jamais vu Versailles, il ignore si Henri IV est fils de Henri III; mais, par contre, il est instruit de la guerre des géants, il compte les degrés de la tour de Babel, il récite de mémoire toute une liste des rois des Mèdes et des Babyloniens. Il nous révélera que Nembrot était gaucher et Sésostrie, ambidextre. Sa grande inquiétude présente est de s'assurer quelle main d'Artaxerce était plus longue que l'autre. Quoique "de graves auteurs affirment que c'est la droite, il opinerait pour la gauche." Il mourra probablement "sur le oui et le non."

Les peintures bien contrastées du vrai mérite et de ce qui n'en est que l'apparence sont remplies d'intérêt et de pittoresque.

Voyez cet homme dévoué à l'état et à sa famille, sin-

cère dans ses rapports avec Dieu et avec ses semblables, admirateur du mérite partout où il le rencontre. Il possède la vraie grandeur qui est " libre, douce, familière, populaire." Trophime est de la famille d'Emile, qu'a-t-il besoin " d'être cardinal?"

À côté de ces deux figures si dignes et si belles, quelle ironie de placer Philémon qui s'imagine avec son carrosse brillant et ses riches habits, pouvoir cacher la nullité de son personnage. Quelle fatuité en Celse de se glorifier de ce qu'il a des pieds qui peuvent le porter d'un lieu à un autre, ignore-t-il qu'il lui manque d'autres qualités pour être envoyé en ambassade. De même, c'est en vain que Mopse fait l'important et que Ménippe se pare des plumes du paon. Qu'ils apprennent qu'un sot " ni n'entre, ni ne sort, ni ne s'assied, ni ne se lève, ni ne se tait, ni n'est sur ses jambes comme un homme d'esprit," et que par conséquent, on les devine bien vite quelle que soit l'épaisseur de leurs masques dorés.

Après avoir fait connaître ses principes sur l'art d'écrire et s'être révélé judicieux critique dans la comparaison approfondie de Corneille et de Racine, La Bruyère se donne le plaisir de crayonner légèrement les portraits de quelques faux écrivains de son temps.

Arsène est la figure principale, regardez-le se grandir pour dominer ceux qui l'entourent; il est ébloui par ses propres jugements, on lit sur son visage la pitié pour autrui et l'admiration pour lui-même. Cependant, la faute n'en est-elle pas un peu à ses flatteurs, à ceux-là peut-être qui écoutent avidement " les yeux élevés et la bouche ouverte," qui applaudissent d'autant plus qu'ils comprennent moins les quelques oracles que le maître daigne prononcer, lorsqu'il parvient à sortir de son ravissement intérieur.

Zélotès est prudent, il applaudira avec le public. Deux traits peignent Zélie. Il a d'abord l'œil clairvoyant mais sa vue est bientôt voilée par la jalousie. Anthime juge sans réplique des choses qu'il ne connaît pas. Vous montrez votre ouvrage à Théocline, il semble absorbé: il lit dans sa mémoire des choses assez inutiles, puis vous comparant à lui, il est amusé du parallèle. Ne prenez donc pas son sourire pour de l'admiration à votre adresse; il oublie votre ouvrage, il vous "parle du sien."

L'enchaînement des propositions et la rigidité de la phrase rendent merveilleusement bien le mouvement ininterrompu de ces "légères et frivoles circonstances du temps qui ne sont pas stables." " Une mode à à peine détruit une autre mode, qu'elle est abolie par une nouvelle qui cède

elle-même à celle qui la suit, et qui ne sera pas la dernière? Elle est aujourd'hui aux tulipes, demain aux oiseaux, puis aux papillons et à la piété.

Admirons le réalisme, la finesse et la religieuse philosophie dans le portrait de l'amateur de tulipes. Le fleuriste a un jardin dans le faubourg, "il y court le matin et en revient le soir." L'antithèse des mots "court" et "revient" harmonise avec les sentiments contraires qu'éprouve le fleuriste à l'aller et au retour. De même que Démophile rêve qu'il mue, qu'il chante et qu'il perche avec ses oiseaux, le fleuriste se plante, prend racine, s'épanouit comme ses tulipes. Gestes, poses, jeux de physionomie, tout en lui traduit l'admiration. Il ouvre de grands yeux, il se frotte les mains, il se baisse, il est ravi devant la Solitaire. Le tour concis employé pour décrire sa visite aux autres tulipes, marque le peu de temps qu'il leur accorde. "Enfin, il revient à la Solitaire, il ne l'a jamais vue si belle: il s'en énumère avec complaisance toutes les qualités. Le soir, il est fatigué mais satisfait: "Il a vu des tulipes..." Le philosophe s'attriste de la légèreté de cet homme qui, "certes doué d'une âme immortelle," ne va pas plus loin que l'éignon de sa tulipe."

"Un dévot est celui qui, sous un roi athée, serait athée."

Il ne faut pas qu'il y ait équivoque, et La Bruyère, plus sincère que le Grand comique, se garde bien de compromettre la vertu en prétendant ridiculiser le vice. Par un procédé d'élimination, il dépouille d'abord le courtisan de tout ce qui est incompatible avec la véritable piété, puis, trois simples traits en font le modèle d'une vertu sincère: l'esprit de devoir, le dévouement et l'aimable modestie. Il peut maintenant démasquer l'hypocrisie. La Bruyère dit: "un dévot," comme l'on dirait: "un marchand, un architecte," comme il a dit: "un bel esprit." C'est une profession, on s'en sert pour s'avancer et s'enrichir. L'hypocrite est de ceux qui "étalent le matin et ferment le soir après avoir trompé tout le jour." La Bruyère a connu de cette sorte de dévots; il les a comparés au Tartufe de Molière et a trouvé en eux plus de subtilité, plus de sens des roueries du métier. Ainsi, Onuphre ne dira pas "ma haine et ma discipline," mais il fera "en sorte que l'on croit qu'il porte une haine et se donne la discipline.." "Il n'en veut qu'à la ligne collatérale, on l'attaque plus impunément." Toutes les ruses de l'hypocrisie nous apparaissent sous des traits si repoussants qu'elles n'excitent pas l'hilarité mais bien la mépris d'une si détestable bassesse.

C'est le résultat que se proposait notre moraliste en écrivant ses caractères: "conduire l'homme à la sagesse en lui faisant le portrait de ses ridicules et de ses vices.

## E. PORTRAIT DE LA BRUYÈRE D'APRÈS SON LIVRE

La Bruyère nous a laissé de lui-même un portrait tout aussi fidèle que celui qu'il a tracé d'Emile ou de Cydias. C'est un plaisir que de le considérer, il y a tant de beauté morale, tant de touches exquises qui indiquent le parfait honnête homme.

Celui-là même qui écrit: " L'on est plus sociable et d'un meilleur commerce par le coeur que par l'esprit, " a la bonne fortune d'être gratifié de l'un et de l'autre. Coeur sensible à l'amitié et à la reconnaissance, coeur rempli de pitié et de compassion pour les misères humaines, coeur guidé par de fortes convictions religieuses, tel il se révèle tout le long de son ouvrage. De même, chaque page des Caractères nous livre son esprit perspicace, fait d'un jugement profond et sûr, accompagné de l'imagination la plus heureuse et la plus originale.

Il n'était pas insensible, lui qui plaçait au-dessus de toute autre joie naturelle, celle de connaître qu'on est aimé. Il avait savouré le plaisir de fréquenter des personnes chères lorsqu'il exprimait ainsi le bonheur éprouvé: " Être avec des gens qu'on aime, cela suffit; rêver, leur parler ou ne leur point parler, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux, tout est égal! "

Le devoir lui a demandé un acte héroïque en lui imposant le sacrifice " des charmes qui ne peuvent être surpassés que par celui de savoir y renoncer par vertu. " Il cultive ses amis " par goût et par estime, " mais il " se contraint et a la générosité de recevoir, goûtant un plaisir aussi délicat à recevoir que son ami en sent à lui donner. "

Exquise délicatesse de sentiment qui procure à son ami la satisfaction si appréciée par notre auteur : provoquer la reconnaissance. " Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celui à qui l'on vient de donner. "

Un fidèle ami lui suffirait, "c'est déjà beaucoup de l'avoir rencontré, " mais il ne peut en avoir trop pour le service des autres, et son grand coeur ne connaît pas l'égoïsme. S'il porte envie aux grands, c'est qu'ils se trouvent souvent dans le pouvoir et dans l'occasion de faire plaisir; pour lui, il placerait au-dessus du bonheur de soutenir des terres par de longues murailles ou de meubler une orangerie, celui " de rendre un coeur content, de combler une âme de joie, de prévenir d'extrêmes besoins ou d'y remédier. " Son plaisir " le plus délicat est de faire celui d'autrui. "

Pour tout au monde, il ne voudrait compromettre les intérêts de son prochain; s'il se trompe en parlant au roi, il souffrira la peine de sa légèreté, mais si un autre se trouve être la victime de cette parole imprudente, " quel



abatement! quel repentir! "

Il s'afflige des souffrances que la malignité des hommes impose à leurs semblables. Il souffre des maux inévitables causés par la guerre, déplore une coutume si barbare et flétrit en termes énergiques, le peuple qui, par amour de la nouveauté, ne respire que feu et que sang.

C'est parce qu'il les a vus avec son cœur, que les paysans et les laboureurs réduits, par le luxe des grands, à la plus incroyable misère, lui sont apparus sous des traits sinistres, propres à émouvoir leurs oppresseurs même.

La Bruyère est sincèrement religieux. Son chapitre "Des esprits forts " nous dit clairement ses idées sur Dieu et sur l'éternité. Il plaint celui qui doute du principe de son être et de sa fin dernière. La prospérité des méchants lui est une preuve du peu de valeur des biens de ce monde et de la certitude d'un avenir, où la vertu toute pure sera récompensée. C'est ce qui le fait s'étonner de l'agitation où l'on se jette pour des choses passagères tandis que l'on ne songe pas aux biens qui demeurent." Il y a deux mondes : l'un où l'on séjourne peu, et dont l'on doit sortir pour n'y plus rentrer; l'autre où l'on doit bientôt entrer pour n'en plus sortir. La faveur, l'autorité les amis, la haute réputation, les grands biens, servent

pour le premier monde, le mépris de toutes ces choses sert pour le second. Il s'agit de choisir. "

Que La Bruyère fasse honneur au siècle de la raison, personne ne le conteste. Tout en lui est subordonné à cette souveraine comme la France entière est soumise à la volonté du roi. Il veut qu'elle inspire ses écrits et il lui demande encore de présider aux actions de la vie pratique; il ne hairait même pas " d'être livré par la confiance à une personne raisonnable et d'en être gouverné en toutes choses, et absolument, et toujours. "

La raison lui révèle le sens intime des événements comme les motifs secrets des actions; elle lui donne ce tact et cette largeur d'esprit qui permettent de passer indépendant et respecté dans un monde arrogant et toujours prêt à vous trouver en faute. Il se retranche dans le sérieux "afin de ne pas donner prise à l'envie que les grands ont de se moquer,"comme il est soigneux de se retirer juste avant le moment "où sa présence serait de trop quelque part". En jugeant des auteurs, il ne s'en rapporte pas à des règles fixes, mais il cherche à entrer dans leurs sentiments et à rendre ainsi sa critique judicieuse et impartiale. La morgue et la dureté des riches provoquent son indignation, néanmoins, il accente comme chose nécessaire et logique, une

certaine inégalité des conditions et des fortunes.

" Ne faire sa cour à personne, ni attendre de quelqu'un qu'il vous fasse la sienne; douce situation, âge d'or, état de l'homme le plus naturel. " C'est aussi l'état qui sied le mieux à l'esprit fier et indépendant de La Bruyère et qui lui donne la hardiesse de publier ses Caractères, où il touche même aux faiblesses du roi.

Comment qualifier sa vision intense et précise des choses, cette imagination qui revêt chaque idée abstraite d'une forme amusante et la grave ainsi pour jamais dans l'esprit du lecteur ? " Le sot est automate, il est machine, il est ressort, le poids l'emporte..." Cimon et Clitandre "portent au vent, attelés tous deux au char de la fortune, et tous deux fort éloignés de s'y voir assis. "

Cet amour du pittoresque et de l'original se retrouve encore dans les réflexions imprévues et piquantes qui nous attendent à la fin d'une description: "Vous êtes homme de bien... attaché à votre maître et à votre devoir: vous êtes perdu. " Ce courtisan "assure par vanité qu'il est bien moins content du don que de la manière dont il lui a été fait: ce qu'il y a en cela de sûr et d'indubitable, c'est qu'il le dit ainsi. " Iphis se rend compte que les soufiers ont changé de mode: "le voilà retenu par le pied

dans sa chambre, tout le reste du jour. " Quel rapprochement plus éloigné de notre pensée que celui des perles et de l'esprit de discernement ? Il ne nous surprend pas moins que l'amusant scrupule qui empêche de placer Iphis dans le chapitre des femmes!

## F. CONCLUSION

Avant de quitter la galerie du maître-portraitiste, jetons sur l'ensemble un dernier coup d'oeil, comme au sortir d'un temple, l'on aime à en fixer le souvenir dans une minuscule photographie.

L'atelier du peintre, c'est le XVII<sup>e</sup> siècle, édifice somptueux dont le principal architecte fut Louis-le-Grand. Les artistes du grand siècle l'ont décoré avec profusion, les académies et les sociétés élégantes des salons en font l'ornement, les illustres capitaines en ont tapissé les murs avec les drapeaux conquis, les orateurs sacrés en font retentir les voûtes: c'est le temple de la religion, de la gloire, du génie français.

Mais c'est aussi celui de la puissance, du luxe, de l'ambition, de l'or; donc, le théâtre des passions humaines.

Là, se donnent rendez-vous toutes les grandeurs et toutes les indignités; là, défilent toutes les célébrités arrogantes comme toutes les ambitions déçues.

Or, tandis que chaque figurant s'élançe, emporté par sa passion dominante, à la conquête de ses intérêts, dans un enfoncement obscur, mais d'où l'oeil peut tout voir, se tient un observateur curieux, attentif et clairvoyant. Comme il est artiste, et grand artiste, il choisit ses personnages, leurs traits, leurs attitudes, leurs physionomies. Mais cet artiste est psychologue: à travers les masques, son oeil pénètre jusqu'à l'âme. Son pinceau reproduit en les flétrissant, les vices et les bassesses de la nature humaine telle qu'il la voit s'étaler à ses yeux, inconsciente: le servilisme qui outre jusqu'à l'adoration le respect dû à la royauté, le courtisan obséquieux dont l'ambition personnelle fait tout le dévouement, la fatuité vaniteuse qui s'agite pour donner l'illusion de l'activité, le riche financier qui a une pièce d'or à la place du coeur, le faux dévot qui ravale la religion au niveau de ses ambitions sordides.

Ce peintre scrutateur et sévère est-il donc un misanthrope? On le croirait à première vue.

Mais non, un examen plus attentif de sa toile nous fait découvrir dans la pénombre, une autre humanité moins

brillante, mais plus vertueuse, plus laborieuse, plus sincère, plus belle en un mot, mais qui souffre des passions et des vices des personnages d'avant-scène. C'est cette humanité souffrante et plus humble qui avive la sensibilité, excite la pitié, fait frémir l'âme indignée de l'artiste - vengeur. C'est elle qui transforme son pinceau en burin pour stigmatiser les masques hypocrites, et par là, intimider leurs imitateurs des siècles futurs. Ses portraits n'ont pas réformé la nature humaine; ils ont néanmoins contribué à détourner quelques hommes des pires laideurs morales.

Telle est, croyons-nous, l'oeuvre de La Bruyère portraitiste.

## LISTE DES AUTEURS LUS OU CONSULTES

CRANE. La société française au dix-septième siècle.

EMBERT DE SAINT-AMAND. La cour de Louis XIV.

SAINT-SIMON. Mémoires.

MADAME DE SEVIGNE. Lettres.

MORILLOT. La Bruyère. MORILLOT.

SAINTE-BEUVE. Portraits littéraires.

HEMON. Littérature française.

PETIT DE JULLEVILLE. Histoire de la littérature française.

NISARD. Littérature française.

RICARD. La Bruyère.

LONGHAYE. Histoire de la littérature française au XVIIe s.

ROUSTAN. Littérature française.

LANSON. Histoire de la littérature française.

DOUJIC. Histoire de la littérature française.

J. M. J. A. Littérature française.

STENDHAL . Racine et Shakespeare.

REVUE LITTÉRAIRE

LE MOIS LITTÉRAIRE